

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marc DONNET

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 66-70

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Les chaleurs accablantes sont revenues avec les hironnelles. En classe, derrière nos rideaux mauves, nous évoquons en soupirant les figures lointaines des dieux et des déesses grecs : « O majestueuses beautés qui passiez lentement le long des fleuves langoureux, ivres de lumière, d'harmonie et de parfums, saviez-vous que, fanées et dorées par le temps, vous reviendriez passer devant les yeux étonnés et danser dans l'imagination des potaches somnolents ? » Et dans la cour, en bas, la musique légère des feuilles d'acacias, et le ciel plus pur qu'une perle, et la voix cassante du maître scandant à nos oreilles paresseuses quelques passages d'un bon et vieux poète comme il n'en est plus.

Cet accablement donc, et dans cette forge ardente le travail inlassable de nos vulcains : les maturistes. Pensez-vous, chers lecteurs et lectrices qui vous amollissez dans les tendresses d'un long et doux sommeil que nos malheureux gonflés de café, le cerveau en détraque vont au lit à 11 heures pour garder les proportions et qu'à 3 heures et demie, ils voient le jour d'un œil qui pourrait trahir leur folie ?

Ils font pitié et nous aussi, Monsieur le Recteur ! quelle idée avez-vous eue ? pas même congé le lundi des Rogations !

Heureusement qu'entre temps le collègue donnait ses représentations de fin d'année. Je ne tiens pas à reprendre ici, les faits et gestes ni le succès qu'elles remportèrent ; ce serait trop fastidieux et pour vous et pour moi (ce qui compte). Je tiens simplement à remercier le plus qu'on peut le faire les généreux artistes et surtout les audacieux entrepreneurs dont nous espérons — et je me fais l'écho de toutes les voix — qu'ils pousseront leur audace jusqu'à oser encore une ultime représentation.

Mais trêve de délasséments ! Le jour des grandes assises arrivait ! nos tremblants compagnons qui suivaient tous nos vœux entrèrent dans la fournaise et, nouveaux Œdipes, parvinrent à déchiffrer et à rectifier jusqu'aux données fausses : ce qui augmenta leur mérite mais risqua de tourner au drôle. On parla de lutte épique, de hauts

exploits ; on a exagéré pour mieux se mettre en valeur, n'est-ce pas messieurs ?

Après les exploits intellectuels, les physiques. Nos vigoureux Helvétiens ont reçu, selon la coutume antique et solennelle, la visite des « as » de la Capitale. La lutte prit tout de suite une allure de comédie. Nos rusés nains se riant des géants sédunois et jusqu'à sept fois « enfoncent le sanctuaire adverse ». Et, suprême ironie, nous leur avons laissé un misérable point.

Depuis quelque temps, on parlait de la grande promenade. Les initiés disaient que l'on reprendrait l'antique tradition, délaissée depuis 10 ans, d'une promenade commune à tout le Collège. On ajoutait même que l'on irait à Zermatt. De fait, le mardi 7 juin, fanfare en tête nous troublions, de grand matin, le paisible repos des habitants de St-Maurice et nous nous embarquions dans un train spécial qui nous conduisit sans arrêt à Viège. Le temps de sauter du train, d'envahir les petits compartiments du Viège-Zermatt et en route dans la ravissante vallée. M. le Recteur quoique très occupé les jours précédents par l'organisation de la course, n'avait pas oublié de commander le beau temps. Il s'était adressé à une « agence » que je ne saurais assez vous recommander. Elle est supra-terrestre et ne demande pour honoraires que des neuvaines et des pèlerinages. On en promet, on en fit et l'« agence » en question, — qui vaut toutes les autres, — nous gratifia, par une espèce de petit miracle, (car il plut la veille et le lendemain), du plus idéal des temps. Pas un nuage, un ciel aussi « pur que le fond de mon cœur », une douce fraîcheur matinale qui se mua vers midi en une bonne chaleur de printemps finissant ou de commençant été, (ceci dit sans allusion ni contre-façon). Le Cervin, tout à fait bien tourné, se montra l'hôte le plus aimable du monde et nous fit jusqu'au soir les honneurs de la région. Son accueil, si charmant, ne fut cependant rien auprès de celui que nous réservait le propriétaire des grands Hôtels de Zermatt, M. l'ancien Conseiller d'Etat Hermann Seiler. A peine débarqués, nous commençâmes par goûter les délices d'un déjeuner tout à la fois, copieux, excellent et servi avec le plus grand soin au **Buffet de la Gare** et à l'**Hôtel Victoria**. Puis ce fut l'envol dans toutes les directions.

Quelques hautes classes ainsi que les élèves du Scholasticat des R. R. P. P. Capucins, montèrent paresseusement (ce sont ceux qui ne surent pas se débrouiller qui le disent) par le funiculaire, au Gornergrat. Je n'essayerai pas de vous peindre ce qu'ils virent de là-haut. C'est impossible. Figurez-vous : un Mont-Rose, un Cervin, sans même une brume, des glaciers éclatants, à perte de vue, et sur le tout une petite neige tombée de la nuit qui s'était mise à fondre gentiment au soleil de midi. Trois marcheurs entraînés montèrent aussi là-haut et en redescendirent, mais à pied, ce qui n'est pas peu de chose en un temps si restreint. Les grammairiens, sous la conduite de leur maître, qui déjà ne regrettait plus du tout ses chères « Cornettes », que la veille il pleurait encore un peu, atteignirent le Lac Noir. Il m'ont soufflé qu'un Sédunois poussa même une pointe jusqu'au Hörnli, en souliers bas. Le Cours des Allemands, demeura pacifiquement à Ryffelalp tandis que les « gosses » de Principes et ceux de I^{re} Industrielle, s'en allaient courageusement jusqu'aux rochers qui dominent le Glacier du Gorner. Gaspard, qui n'avait jamais vu de glacier, car il est du Jura, fut très étonné quand on lui apprit que la Viège sortait de là. « Mais Môssieu, comment c'est-y possible que la rivière passe là-dedans ? » Puis subitement, après un instant de réflexion : « Ah Môssieu je comprends maintenant, ce doit être la glace qui fond. »

Au cours de la descente un de ces braves petits eut l'excellente idée d'organiser une petite quête pour le baptême d'un enfant païen. Arrivés à un petit chalet servant de Buvette on commença la collecte. Sur ce arrivent quatre philosophes, (essaïm égaré car le reste de la ruche était au Gornergrat,) qui s'installent solennellement un peu à l'écart. Les petits, heureux de l'aubaine, sont bien résolus à leur faire sortir également quelque chose de leur bourse pour grossir le magot. Les plus bavards s'empressent de leur faire l'article et lorsqu'ils croient avoir gagné la cause ils courent chercher le quêteur. Hélas ! quand ils reviennent, les quatre Philosophes ont filé, sans tambour ni trompettes. Cette courageuse retraite fut saluée d'un beau concert de sifflets et de huées, qui, sans doute toucha le cœur de l'un de ces Messieurs, car le soir il déposait une pièce blanche dans

le chapeau-tirelire. Un autre fut puni instantanément, car son soulier s'ouvrit par le milieu et il fut obligé d'en retenir, à l'aide de nombreuses ficelles, les parties qui ne voulaient plus faire cause commune.

A deux heures, un splendide repas réunissait tout le monde dans la grande salle de l'Hôtel.

Tout était organisé à merveille. M. Seiler eut la délicatesse de nous faire exécuter quelques morceaux par l'orchestre de la maison et la grande bonté de nous offrir à tous une ou deux chopes de bière excellente. Nous lui en gardons une très sincère reconnaissance. A la table d'honneur avaient pris place, aux côtés de M. le Recteur et de M. le Directeur, M. le Curé de Zermatt, le R. P. Gardien de St-Maurice, le R. P. Directeur du Scholasticat, le R. P. Julien et le corps professoral presque au complet.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que fut le retour. Des gens qui n'en sont pas à leur première grande promenade disent qu'ils n'eurent jamais tant de plaisir. Les boute-en-train purent s'en donner, et tout le long du trajet on entendit des monologues, des chansonnettes et jusqu'à un sermon, sans parler des chœurs mi-partie chantés et le reste mimés, qui eurent le plus grand succès. La fanfare ne fit pas trop mauvaise figure. Il est vrai qu'on l'exhiba juste ce qu'il faut pour que l'on s'aperçut de son existence sans avoir le temps de trop remarquer les « canards ». Ce qui ne l'empêcha pas de marquer, d'une manière très martiale, l'allure du défilé organisé de la gare au Collège.

Ainsi se termina une journée qui, à l'unanimité, fit l'enchantement des élèves et des professeurs et comme je sers d'intermédiaire entre ces deux classes de la société, je me permets de dire à M. le Recteur et à MM. les Professeurs la reconnaissance très sincère de tous les collégiens et je me permets aussi, car on me le souffle, d'avouer à mes camarades qu'on a été très satisfait en haut lieu, de leur entrain et de leur bonne tenue.

Moi que l'on accuse d'avoir mauvaise langue, je n'ai réussi à récolter ce jour-là qu'une seule anecdote amusante. Je vous la livre sans autre.

Il est deux heures du matin. (Le train ne partira qu'à 5 h. $\frac{1}{4}$.) Dans le corridor du dortoir encore plongé dans la nuit, une bougie s'avance, suivie de son porteur qui

marche à pas de loup. Les deux compagnons cheminent si doucement que bientôt trois ou quatre dormeurs s'éveillent, se soulèvent sur leur lit, puis, s'apercevant que ce n'est pas l'heure du lever, retournent en « grognant » à leur sommeil interrompu. Enfin le promeneur nocturne atteint la cellule de l'un de ses compatriotes, qui, entre autres privilèges, a celui d'être son servent de Messe. Tous deux doivent prendre leurs avances car ils ne veulent pas manquer le train, Tout de même, ceci ne fait pas l'affaire des voisins. Un Veveysan, s'écrie, lamentable : « Dire que dans cette maison on n'a plus même le droit de dormir ! » Et un philosophe, qui se fâche volontiers, déclara que s'il avait tenu le compatriote du promeneur à la chandelle, il lui aurait administré trois paires de claques. J'ajouterai que le promeneur en question fut lui aussi béni par ses voisins. Heureusement, la belle réussite de la promenade devait faire oublier ces petits ennuis, et après une bonne nuit de repos on ne parla plus de vengeance. Cette atmosphère de paix dure encore. Elle fut même renforcée par la mystique douceur de la Fête-Dieu. Nous primes part, comme à l'ordinaire, à la grande procession du Très Saint Sacrement, qui fut particulièrement belle. Cependant, je dois avouer que j'eus le cœur serré, en comparant par la pensée ce cortège, imposant certes, ces décorations du meilleur goût avec les folies que les hommes ont fait récemment en France et en Amérique pour honorer un aviateur. Je rêvais de millions de poitrines acclamant le Christ-Roi, dans l'Eucharistie et je suis sûr que plus d'un pensait comme moi.

Nous nous étions remis courageusement au travail le vendredi matin, lorsqu'une nouvelle sensationnelle filtra dans le Collège : Son Excellence Mgr Pietro di Maria, Nonce apostolique en Suisse, ferait aujourd'hui une visite intime à l'Abbaye. A 11 h. 5 on nous envoya au dortoir revêtir l'uniforme. Après le repas, il y eut concert au corridor, puis un compliment lu par un Philosophe M. Theurillat, Son Excellence répondit avec beaucoup de bonté et nous gratifia d'un congé qu'Elle décréta Elle-même, papal c. a. d. de I^{re} classe avec octave. Voilà pourquoi le vendredi après-midi qui suivit la Fête-Dieu nous nous envolâmes dans la campagne en fleurs.

M. DONNET.